



La Grande Guerre en chansons



Le 30 janvier 2016, le CCHA avait invité Jean-Marie Augustin pour une conférence sur la Grande Guerre. Professeur émérite de Droit et de Sciences Sociales de l'université de Poitiers où il enseignait l'histoire du Droit, il a écrit une douzaine d'ouvrages publiés chez Geste éditions. Il a reçu le prix Mélusine 2012, décerné par la Société des auteurs du Poitou-Charentes, pour son « *Histoire du Poitou-Charentes, des provinces à la Région* » publié en 2011. À la fin de l'année 2015, Jean-Marie Augustin a été porté à la tête du Comité scientifique de l'Historial du Poitou dont l'édification est prévue à Monts-sur-Guesnes.

La guerre, c'est la violence, le bruit, la souffrance, la mort, l'héroïsme, et la peur aussi. Et pourtant dans cette tempête formidable les hommes, à l'arrière comme au front, chantent et jouent de la musique pour exprimer leurs sentiments. C'est sous cet angle particulier que Jean-Marie Augustin traverse le premier conflit mondial en nous faisant écouter un choix de chansons.

Les pages qui suivent relatent le cheminement du conférencier et nous proposent quelques couplets à fredonner. Les chansons existent, bien évidemment, avant la Grande Guerre et celles que l'on chante en 1914 sont, pour un grand nombre, nées au cours des années précédentes. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, elles se font entendre dans les cabarets, les cafés concerts ; elles se vendent en masse en petits feuillets. Les harmonies, les orphéons, les fanfares en diffusent les musiques partout dans le pays. Les années passant, les découvertes scientifiques et techniques accélèrent la diffusion des chansons avec les 78 tours et les tourne-disques à pavillon. Si beaucoup de chansons bercent leurs auditeurs sur le thème éternel de l'amour, d'autres ont une connotation plus politique.

Le premier exemple pris par le conférencier est bien antérieur à la Première Guerre mondiale puisqu'il date de 1841 ! À cette époque, Adolphe Thiers, chef du gouvernement, exprime de nouveau la revendication française de possession de la rive gauche du Rhin, décrite comme la « frontière naturelle de la France » et qui était déjà française trente ans auparavant sous le Premier Empire. En réponse, Nicolas Becker (1809-1845), juriste et écrivain allemand, signe un poème intitulé *Rheinlied* où il martèle qu'*ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides*.¹

Comme le chant froissait le sentiment patriotique français, des réponses se font entendre, comme celle d'Alfred de Musset à travers son poème *Le Rhin allemand* : c'est le premier extrait que le conférencier nous fait écouter ; il a été mis en musique à la fin du Second Empire par Antonin Louis. Ces couplets préfigurent l'état d'esprit à la veille de 1914 :

*Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant*

*Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.*

¹ Pour le contenu complet de cette chanson, comme pour celui des autres titres cités dans le compte-rendu, voir sur Internet en inscrivant le titre recherché dans le moteur de recherche.

*Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?*

La défaite de 1870 et ses conséquences territoriales renforcent, exaspèrent le nationalisme et le sentiment de revanche. Paul Déroulède, romancier, auteur dramatique, écrit, au début des années 1870, un recueil de poèmes, *Les Chants du soldat*, d'où est tiré *Le Clairon*² créé par la chanteuse Amiati :

*L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.*

*Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille
Depuis les pieds jusqu'au front.*

L'élan patriotique emporte le lecteur et l'auditeur de la chanson. *Le Clairon sonne la charge* : c'est une guerre d'attaque, un appel à la revanche pour reprendre les territoires perdus d'Alsace et de Lorraine. Avec la III^e République et les lois Ferry, les instituteurs, « hussards noirs de la République », font chanter et expliquent *le Clairon* qui figure dans les manuels scolaires. Les enfants des années 1880-1890 sont les soldats de 1914.



Georges Florentin Saboureux était clairon au 114^e RI puis au 325^e RI. Georges et son clairon ont fait toute la Grande Guerre ensemble.

Né le 7 mai 1887 à Doux (79) il est mobilisé le 4 août 1914 sous le matricule 985 par le 114^e RI de Parthenay. Le 21 avril 1916, il passe au 325^e RI de Poitiers.

Il est intoxiqué le 28 août 1918 aux combats de Chavigny (02).

Il est cité à l'ordre du régiment n° 262 du 8 février 1919 : « Soldat très consciencieux, au front depuis le début de la campagne. A été blessé le 8 août 1918 aux combats de Chavigny ».

Il est récipiendaire de la Croix de guerre.

Le 25 mars 1919, à Doux, il est mis en congé illimité de démobilisation par le 114^e RI.

Georges Florentin Saboureux a légué son clairon à son petit-neveu, coll. Claude Guilbault.

Les années 1880 sont riches en chansons mettant en avant le destin cruel des « provinces perdues » et de leurs habitants. Jean-Marie Augustin choisit de nous faire écouter la tragique histoire de *La fiancée alsacienne* dont le sous-titre, *La chanson de la morte*, souligne l'aspect dramatique. Cette chanson, de Gaston Villemer pour les paroles et Félicien Vargues pour la musique, exalte le patriotisme et le sentiment de revanche qui prévaut jusqu'à la guerre. Les jeunes soldats de 1914 l'ont sans doute entendue.

² Lire aussi : L.- J. Calvet, *Chanson et société*, Paris, 1981.

*Filante toute songeuse, au bord de la fenêtre
Marguerite rêvait à son bel amoureux
Qui n'ayant pas voulu de l'Allemand pour maître
Était allé servir le drapeau des aïeux
C'est en vain que cherchant à faire sa conquête
Un officier prussien passait en soupirant
Elle, l'apercevant et détournant la tête
Répondait, dédaigneuse, à ce bel Allemand*

*Suis ton chemin, fils d'Allemagne
Va- t'en chercher une compagne
Au pays où Bismarck est roi
Toujours fidèle à l'espérance
Je ne veux qu'un soldat de France
Prussien, prussien, mon cœur n'est pas pour toi*

*Un jour c'était hélas la fête du village
Elle apprit que son frère allait être pendu
Il avait d'un crachat marqué le beau visage
De l'officier prussien de fureur éperdu
L'Allemand exigeait, pour épargner le frère
De voir à ses désirs enfin céder la sœur
Et la sœur s'inclina mais sa voix toujours fière
Avertit de ces mots l'orgueil de son vainqueur*

*Épouse- moi, fils d'Allemagne
Mais si je deviens ta compagne
Ne compte jamais sur ma foi
Toujours fidèle à l'espérance
J'aime mon beau soldat de France
Prussien, prussien, mon cœur n'est pas pour toi*

*Bientôt il l'amena toute pâle à l'église
Blanche, plus blanche encore que son long voile blanc
Soudain elle sentit, ô cruelle surprise
Se fixer sur ses yeux un regard suppliant
A l'ombre d'un pilier, sombre baissant la tête
C'était son fiancé venu pour la revoir
Et se tournant vers lui, troublant toute la fête
Marguerite poussa ce cri de désespoir:*

*Oui j'épouse un fils d'Allemagne
Mais en devenant sa compagne
Je ne lui donne pas ma foi
Toujours fidèle à l'espérance
J'aime mon beau soldat de France
Prussien, prussien, mon cœur n'est pas pour toi*

*Le soir lorsque l'époux, les yeux brillants de flamme
Pénétra dans la chambre où l'appelait l'amour
Il recula d'effroi car c'était par un drame
Que Marguerite avait terminé ce beau jour
Dans ce lit nuptial dans sa robe sanglante
Elle était étendue un poignard dans le cœur
Son âme s'envolait mais de sa voix mourante
Elle put dire encore à l'infâme vainqueur :*

*Et maintenant, fils d'Allemagne
Tu peux me prendre pour compagne
Je n'aurai pas trahi ma foi
Toujours fidèle à l'espérance
Je t'aime, ô beau soldat de France
Je meurs je meurs pour n'être qu'à toi !*

C'est en 1913 que Louis Bousquet et Camille Robert écrivent *La Madelon*³. Peu répandue à sa création, cette chanson est devenue le symbole des distractions militaires dans une ville de garnison. Les comiques troupiers et le théâtre aux armées la rendent vite célèbre.

*Pour le repos, le plaisir du militaire,
Il est là-bas à deux pas de la forêt
Une maison aux murs tout couverts de lierre
« Aux Tourlourous » c'est le nom du cabaret.
La servante est jeune et gentille,
Légère comme un papillon.
Comme son vin son œil pétille,
Nous l'appelons la Madelon
Nous en rêvons la nuit, nous y pensons le jour,
Ce n'est que Madelon mais pour nous c'est l'amour*

Refrain
*Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon*

³ Lire aussi : L.- J. Calvet, *La Chanson, la bande-son de notre histoire*, Paris, 2013.

La chanson *Le cri du Poilu*⁴, écrite par Vincent Scotto et chantée par Nine Pinson en 1916 dans les cabarets parisiens, est plus proche de la réalité des frustrations vécues par les soldats sur le front : « une femme » !

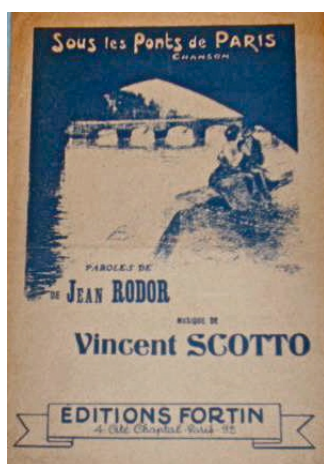
*V'là plus d'une année
Que dans les tranchées
Nos petits soldats,
Loin de tout l' monde, sont là-bas
Seuls dans la bataille
Ils bravent la mitraille
Ils n' pensent plus à rien
Qu'à tirer sur ces sales Prussiens
Mais quand ils sont au repos
Et qu'ils n'ont plus d' flingot
Couchés sur l' dos
À nos poilus qui sont su' l' front*

*Qu'est-ce qu'il leur faut comme distraction ?
Une femme, une femme !
Qu'est-ce qui leur ferait gentiment
Passer un sacré bon moment ?
Une femme, une femme !
Au lieu d' la sale gueule des Allemands
Ils aimeraient bien mieux certainement
Une femme, une femme !
Cré bon sang ! Qu'est-ce qu'y donneraient pas
Pour t'nir un moment dans leurs bras
Une femme, une femme !*

Certains ont pu chercher, durant la guerre, à mettre un peu d'humour dans un quotidien très difficile. C'est le cas de Théodore Botrel quand il écrit et chante *Ma petite Mimi*⁵ sur l'air de *Ma petite Tonkinoise*, la « petite Mimi » étant la mitrailleuse. Mais cet humour n'est pas toujours apprécié des poilus qui savent bien que la réalité de la guerre est tout autre chose.

*A la Guerre
On n'peut guère
Trouver où placer son cœur
Et j'avais du vague à l'âme
De vivre ainsi sans p'tit' femme
Quand l'aut' semaine
J'eus la veine
D'être nommé mitrailleur
Ma mitrailleuse, ô bonheur
Devint pour moi, l'âme sœur..."*

Refrain
*"Quand ell' chante à sa manière
Taratata, taratata, taratatère
Ah que son refrain m'enchante
C'est comme un z-oiseau qui chante
Je l'appell' la Glorieuse
Ma p'tit' Mimi, ma p'tit' Mimi, ma mitrailleuse
Rosalie me fait les doux yeux
Mais c'est ell' que j'aim' le mieux*



Si des auteurs très connus comme Vincent Scotto et Théodore Botrel ont écrit des chansons en rapport avec la Grande Guerre, le conférencier fait remarquer qu'il y a eu aussi des chansons créées par les soldats eux-mêmes sous forme de textes et arrangées musicalement sur des airs déjà connus, ou simplement lues. C'est le cas par exemple de la chanson *Dans les tranchées de Lagny*. Cette chanson date de 1915 ou 1917. Les paroles sont d'un auteur anonyme, en revanche la musique est l'air de la chanson *Sous les ponts de Paris* de Vincent Scotto. Lagny est une commune de la Marne, très touchée durant tout le conflit. Comme il est fait mention du 69^e régiment d'infanterie, il se pourrait que l'auteur soit poitevin. La chanson est réaliste, elle décrit les conditions de vie concrètes dans les tranchées et près des villages bombardés.

⁴ Lire aussi : M. Robine, *Anthologie de la chanson française. Les chansons de l'histoire*, vol. 4, 1915-1919, Paris, 2004.

⁵ Lire aussi : C. Ribouillault, *La Musique au fusil*, Rodez, 1996.

En face d'une rivière
 Du côté de Lagny
 Près des amas de pierres
 Qui restent de Lagny,
 Dans la Tranchée des Peupliers"
 Vite on se défile en cachette
 Braquant le fusil sur l'ennemi
 Prêt à presser sur la gâchette.
 Au bord de Lagny
 Lorsque descend la nuit
 Dans les boyaux on s'défile en cachette,
 Car la mitraille nous fait baisser la tête.
 Si parfois un obus
 Fait tomber un poilu
 Près du cimetière on dérobe ses débris
 Aux abords de Lagny.
 Le jour on se repose
 Après six jours de turbin,
 Ce qu'on fait, c'est la même chose
 On va se laver un brin.

Aux abords de Metz, c'est ça qui est bath
 De regarder tous ces militaires
 Se laver, se brosser, se frotter les pattes
 Aux effets de la bonne eau claire.
 Au village de Lagny
 Lorsque descend la nuit,
 Après la soupe, devant quelques bouteilles,
 Les Poitevins se comportent à merveille.
 Allons, mon vieux cabot,
 Vite encore un kilo
 Afin d'nous faire oublier les ennuis
 Des environs de Lagny.
 V'la la soupe qui s'achève,
 On prépare son fourbi,
 Car ce soir, c'est la relève,
 On va quitter Lagny.
 Des provisions et son bidon,
 Voilà ce que jamais on n'oublie.
 Au petit bois, je connais l'endroit
 Où l'on surveille sa patrie.

CHANSON DE CRAONNE

Chanson d'auteur anonyme recueillie par R. Lefevre et Vaillant-Couturier
 Elle se chante sur l'air de *Bonsoir M'amour* (J.Sablon)
 Elle a circulé en 1917

par Raymond LEFEBVRE et Paul VAILLANT-COUTURIER

REFRAIN
 Adieu la vie, adieu l'amour,
 Adieu toutes les femmes.
 C'est pas fini, c'est pour toujours
 De cette guerre infâme,
 C'est à Craonne, sur le plateau,
 Qu'on doit laisser son peau.
 Car nous sommes tous condamnés
 C'est nous les sacrifiés...

Mille ans à Bouhet

Le Chemin des Dames

Le ton n'est plus badin, on est loin de la *Madelon*. Là c'est le quotidien gris, dangereux, qui est rapporté. Le troupier essaie de dormir pour oublier et dans les dernières lignes il rêve, même peut-être espère-t-il : « si la paix venait sous peu comme nous serions heureux... »

Une autre chanson anonyme est très connue. Jean-Marie Augustin nous emmène sur les traces de la *Chanson de Craonne*. Trouvée dans un carnet de soldat, l'auteur de la chanson est inconnu mais elle se chante sur l'air de *Bonsoir M'amour*, écrite par

Adelmar Sablon. Elle a été créée, le 10 avril 1917, sur le plateau de Craonne. Ses paroles ont évolué en suivant le théâtre des batailles les plus sanglantes : Lorette en 1915, Verdun en 1916, Craonne en 1917. Elle précède donc l'offensive Nivelles, la boucherie qui a suivi, les mutineries, mais elle exprime déjà le rejet de la guerre et le ressentiment contre les embusqués, contre ceux qui la décident, mais ne la font pas.

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
 On va r'prendre les tranchées,
 Notre place est si utile
 Que sans nous on prend la pile.
 Mais c'est bien fini, on en a assez,
 Personn' ne veut plus marcher,
 Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
 On dit adieu aux civ'lots.
 Même sans tambour, même sans trompette,
 On s'en va là haut en baissant la tête.

Refrain
 Adieu la vie, adieu l'amour,
 Adieu toutes les femmes.
 C'est bien fini, c'est pour toujours,
 De cette guerre infâme.
 C'est à Craonne, sur le plateau,
 Qu'on doit laisser sa peau
 Car nous sommes tous condamnés
 C'est nous les sacrifiés !

La guerre terminée, la joie est immense, mais l'onde de choc se manifeste encore longtemps dans la population. Cela se retrouve aussi dans les chansons. Jean-Marie Augustin choisit pour le montrer la chanson *La butte rouge* écrite et chantée par Montéhus, mise en musique par Georges Krier en 1923.

*Sur cette butte là y'avait pas d'gigolettes
Pas de marlous ni de beaux muscadins.
Ah c'était loin du Moulin d'la Galette,
Et de Paname qu'est le roi des patelins.
C'qu'elle en a bu du bon sang cette terre,
Sang d'ouvriers et sang de paysans,
Car les bandits qui sont cause des guerres
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents !*

*La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un
matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le
ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin,
Qui boira d'ce vin là, boira l'sang des copains.*

Elle fait référence à une butte en Champagne, sur laquelle, après la guerre, on fait à nouveau pousser de la vigne, on vendange et on presse le raisin ; la dimension sacrificielle de la guerre apparaît nettement avec la phrase : *Qui boira ce vin-là boira le sang des copains*. La butte de Bapaume n'a peut-être jamais existé en tant que telle, mais il y a eu, en 14-18, beaucoup de « buttes rouges » quelque part sur le front.

La chanson est devenue un symbole de l'antimilitarisme. Elle invite à réfléchir sur les conséquences de la Grande Guerre et en fait le bilan. L'auteur y exprime des sentiments de tristesse, de douleur, mais aussi de rancœur et de colère. En nommant les poilus « copains », il rend hommage aux milliers de soldats morts sur cette butte et sur toutes les autres. On retrouve l'esprit, les sentiments antimilitaristes évoqués dans la Chanson de Craonne.

Comme un clin d'œil, Jean-Marie Augustin termine son panorama de la Grande Guerre en chansons par une œuvre plus récente, puisque datant de 1962, c'est *La guerre de 14-18* chantée par Georges Brassens.

*En attendant, je persévère
A dir' que ma guerr' favorit'
Cell', mon colon, que j'voudrais faire,
C'est la guerr' de quatorz'-dix-huit !*

G. Brassens manie l'humour noir, tourne en dérision la guerre en tant que « vertu formatrice de la jeunesse », et retrouve l'accent provocateur qu'on lui connaît dans quelques autres de ses œuvres comme « Gare au Gorille » par exemple. Il fait un éloge de la guerre tellement exagéré qu'il en devient parodique.

Avec un enthousiasme communicatif, chantant et battant la mesure, Jean-Marie Augustin a mis en évidence, à travers une dizaine de chansons, des sentiments, des opinions à propos de la Grande Guerre tels que la ferveur patriotique, le désir de revanche, le nationalisme, la gaieté de la vie en garnison, la misère sexuelle du soldat dans les tranchées, la dérision, la colère, la contestation, le pacifisme, l'antimilitarisme : une large palette des sentiments humains face à la guerre.

Compte-rendu de Jean-Luc Gillard